



HAL
open science

Préface

Fabien Jobard

► **To cite this version:**

Fabien Jobard. Préface. Dufresne D. (dir.). Maintien de l'ordre. L'enquête, Hachette, pp.i-viii, 2013.
hal-00796825

HAL Id: hal-00796825

<https://hal.science/hal-00796825>

Submitted on 28 Apr 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Fabien Jobard

Préface à Dufresne, *Maintien de l'ordre*

J'étais affairé à comprendre ce qui avait amené le cortège des protestataires défilant contre le Contrat première embauche à se faire accueillir en mars 2006 sur l'esplanade des Invalides par des trombes de violence, sous l'œil impassible des policiers et gendarmes sagement disposés en longs segments tout autour de l'esplanade, lorsque je découvris *Maintien de l'ordre* qui me narguait en devanture d'une librairie. Objet étrange que celui-ci : ouvrage de journaliste, journaliste engagé de surcroît dans une forme radicale de journalisme, le journalisme gonzo d'un Hunter S. Thompson, le livre s'avérait en réalité d'une grande précision, enrichie de documents originaux et percutants et des quelques références académiques nécessaires, et s'avère l'ouvrage récent le plus pertinent pour l'étude de l'évolution des doctrines et pratiques de maintien de l'ordre en France. Je me suis très vite résolu à considérer que la surprise née de l'écart entre le style de l'ouvrage et son contenu, entre la subjectivité résolue de l'auteur et la somme incontestable des informations qu'il délivre, n'était que le triste reflet de la hauteur avec laquelle trop souvent les universitaires considèrent les productions journalistiques.

Une surprise plus consistante, plus heuristique, s'annonçait en revanche dans la confrontation du parcours de l'auteur, David Dufresne, et de cette préoccupation pour le maintien de l'ordre. David Dufresne, appris-je alors, était l'un de ceux qui avaient défriché de nouvelles voies d'expression, d'individualité et de liberté, de subversion aussi : le rap, le punk, ou avec les logiciels libres cette liberté donnée à tous de disposer d'éditer et de diffuser son bulletin, son blog, son journal, ses ambitions et ses colères (jusque même bricoler une nouvelle police... de caractère, typomaniac). Qu'amène un tel personnage à se lancer, sans sommation, sur de longs mois de recherche et d'écriture consacrés à cette forme la plus statique, centralisée, hiérarchisée du pouvoir d'Etat, la plus lourdement lestée d'équipements, de véhicules, de règlements ? Pourquoi un tel renversement ? Simple volonté de disséquer la violence d'Etat au cœur de sa lourdeur et son immuabilité, après avoir ouvert les voies possibles de son contournement et de sa contestation ; ou prolongement sous une autre forme d'un même projet, d'une même trajectoire ?

Je me risquerai ici à la deuxième hypothèse et avancerai qu'il faut comprendre l'intérêt de David Dufresne pour le maintien de l'ordre non comme l'envers de ce qu'il avait entrepris auparavant, mais comme sa continuation. Pour rendre clair ce qui se joue ici, on peut renvoyer aux cours de Pierre Bourdieu sur l'Etat, dispensés au Collège de France au début des années 1990. Voici comment le sociologue, dans son tout premier cours sur l'Etat, présentait les choses :

J'ai fait, il y a déjà plusieurs années, une addition à la célèbre définition de Max Weber qui définit l'État comme le 'monopole de la violence légitime', que je corrige en ajoutant : 'monopole de la violence physique et symbolique' ; on pourrait même dire : 'monopole de la violence symbolique légitime', dans la mesure où le monopole de la violence symbolique est la condition de la possession de l'exercice du monopole de la violence physique elle-même¹.

¹ Bourdieu, *Sur l'Etat. Cours au Collège de France. 1989-92*. Le Seuil, 2012, p. 14.

Pour le sociologue, la *force n'est rien* : tout est dans la *croissance en la force*, le crédit qu'on lui concède, la croyance, donc, que les instruments de la force sont bien porteurs de la force. Les forces de maintien de l'ordre ou, comme Louis Althusser les désignait il y a quelques décennies, les appareils répressifs d'Etat, ne sont rien s'ils n'ont su d'abord imposer chez les administrés, les citoyens, la certitude que la force est de leur côté, et de leur côté seulement, s'ils n'ont figé la conviction que ces appareils disposent d'une réserve inépuisable de force et que, quels que soient les efforts que l'on dépensera à leur rencontre, ils garderont jusqu'au bout le monopole de la violence physique dont Max Weber affirmait qu'elle est le socle de tout Etat². Ainsi Bourdieu jouait dans son cours à renverser Weber, à le remettre sur ses pieds, en quelque sorte, comme autrefois Marx avec Hegel... Pour ma part, je resterais plutôt fidèle à Weber et considérerais que la force joue en soi et pour soi ; comme, par exemple, dans les révolutions arabes ou, il y a vingt ans, l'écroulement des régimes dits réels-socialistes en Europe de l'est³. Dans les deux cas, ce sont des si bien nommées « épreuves de force » qui ont provoqué l'évaporation des croyances collectives. Face aux foules, pour des raisons diverses, dans des circonstances diverses, les forces de police n'ont pu ou voulu user de la force ; et c'est alors que la croyance en l'indéfectibilité des régimes s'est évaporée. L'épreuve de force a commandé aux croyances collectives.

Mais l'essentiel n'est pas dans une lutte théorique en vue d'établir la préséance de la violence et de la croyance, mais dans le caractère indispensable de l'un à l'autre, et réciproquement. Le dernier chapitre de l'ouvrage de Dufresne évoque ce point crucial : sans croyance, c'est à dire sans le travail de production de l'adhésion et de la sujétion, ce que Bourdieu désigne sous le terme de violence symbolique, Gramsci sous celui d'hégémonie, la force est nue, et si elle ne l'est pas aujourd'hui, elle le sera sans tarder. Paradoxe du maintien de l'ordre à la française, drapé dans sa réputation et son histoire : le voilà qu'il s'exporte, non pas seulement sous forme de grenades lacrymogènes consignées dans un aéroport parisien vers le régime de Ben Ali ou d'autres semblables, mais en direction de toute la société française. Le maintien de l'ordre, cette police la plus statique, centralisée, hiérarchisée qui soit, ronge la police française, la colonise tout entière. Brigades anti-criminalité « départementalisées » ou « districalisées » (les guillemets renvoient au vocabulaire des doctrines policières actuelles...), téléguidées sous forme de « forces projetées » depuis des « salles de commandement » établies dans les départements sur le modèle de celle du sous-sol de la Préfecture de police ; ponction des effectifs routiniers des commissariats de sécurité publique pour former des « compagnies de sécurisation » ou des « compagnies d'intervention », là encore sur le modèle des compagnies parisiennes, destinées aux interventions les plus locales... le maintien de l'ordre, dispositif d'exceptions'installe dans la routine de nos villes, nos voies de transports, nos quotidiens. Cette colonisation de la puissance publique par la forme maintien de l'ordre est l'un des phénomènes les plus saillants de l'évolution de notre société. Il se produit, souligne Dufresne dans son dernier chapitre, sur fond de déclin ou d'abandon des efforts en vue de convaincre de l'efficacité et de la justice portés par l'Etat. Déclin de la croyance, renchérissement de la force : nous voici au cœur du paradoxe de la domination étatique contemporaine.

Ceci nous ramène à la trajectoire intellectuelle de Dufresne, à cette continuité entre les formes nouvelles d'expression et ces monuments antiques que sont les « unités constituées » du maintien de l'ordre. La notion d'hégémonie forgée par le communiste italien Antonio Gramsci depuis la prison où le pouvoir mussolinien l'avait jeté nous aide à comprendre le parcours. Terme compliqué, jamais vraiment défini, stabilisé, mais qui renvoie à l'ensemble des

² Max Weber, *Le savant et le politique*.

³ Fabien Jobard, « L'impossible répression. Leipzig, RDA, 9 octobre 1989 », in Olivier Fillieule et Donatella della Porta (dir.), *Police et manifestants*. Presses de Sciences-po, 2006, p. 175-199 ou Laurent Jeanpierre, « Points d'inflexion des révoltes arabes », *Temps modernes*, 664, 2011, p. 63-84.

croyances produites par l'Etat ou par des organismes privés (Eglise, journaux, producteurs musicaux ou littéraires...) en vue d'assurer et de perpétuer la domination politique. Or ce qui intéressait Gramsci dans cette notion d'hégémonie étaient l'ensemble des possibles contre-hégémonies, l'ensemble des moyens par lesquels le peuple ou ses diverses fractions pouvaient produire, à leur tour, des formes narratives, des formes culturelles, musicales, littéraires, par lesquelles ils pouvaient peu à peu, dans l'éparpillement des volontés plus que dans l'exécution d'un plan de bataille bien ordonné, menacer et briser l'unité hégémonique de l'Etat.

On voit donc qu'avec *Maintien de l'ordre*, il s'agit moins d'un renversement du désordre des contestations au profit d'un intérêt subi pour l'ordre et sa perpétuation, que de la poursuite de l'examen de ce qui forme ou déforme l'adhésion, la croyance, la sujétion. Et de fait, l'ouvrage laisse voir tout ce que le maintien de l'ordre doit au théâtre : dans la discipline exigée du policier ou du gendarme, la géométrie de leurs dispositions dans l'espace, le rythme de leurs déplacements, l'enseignement des charges et l'emploi des armes, la recherche sur les effets sonores (déflagrations, sifflets, ordres...) ⁴, l'entrée/sortie des coulisses à la scène et de la scène aux coulisses des unités en civil et des escadrons en tenue, le ballet des véhicules, le déploiement du râteau ou l'emploi du canon à eau... tout tend à l'optimisation de la dissuasion, par la recherche d'un effet maximal sur les sens, les anticipations, les peurs ⁵. Le maintien de l'ordre cherche dans cette théâtralité ajustée au plus précis les ressources dont le prive la croissance du coût politique de l'usage de la force.

David Dufresne, captivé par les plus contemporains de communication, a bien saisi en quoi le maintien de l'ordre est une dramaturgie, un des théâtres par lequel l'Etat tente de convaincre, de consolider son hégémonie. Les cadres du maintien de l'ordre ne cessent de le dire : tout tient dans la beauté du geste. Un coup long de sifflet : on sort du véhicule, rassemblement, garde à vous. Puis un coup long, un coup bref : marche au pas cadencé ; deux coups brefs : on accélère la cadence. « Bâton position haute » : « le bâton ou la matraque est tenu par la poignée et la pointe, horizontal, au niveau de la ligne des épaules et parallèle à celle-ci » (memento des commandements réglementaires en M.O., sept. 2006). A cet instant, un tiers des manifestants a détalé. « Et heureusement, parce que s'ils restaient, on aurait l'air un peu cons », ajoutait un commissaire principal d'un arrondissement du centre de Paris au cours d'un entretien mené avec lui en juillet 1995. La croyance, condition de la force. L'ordre des apparences, condition de l'ordre. Le maintien de l'ordre : un théâtre ⁶.

Il y a donc un vrai gain à comprendre le maintien de l'ordre comme une pièce dans le grand jeu de la construction de l'hégémonie, plutôt que comme l'envers des contre-hégémonies culturelles, musicales, virtuelles. L'époque la plus contemporaine l'a montré plus qu'aucune autre, et la sensibilité à l'image et la communication d'un Dufresne rend immédiatement compte de la maximisation de la fonction théâtrale de la police opérée par Nicolas Sarkozy, tout spécialement en contexte de maintien de l'ordre. Cette joute verbale nez à nez face à un émeutier sur le seuil de sa cellule de garde à vue pendant les émeutes de 2005, ou ce discours parmi les policiers en tenue de maintien de l'ordre sur les gens biens et les barbares, reproduit en annexe du volume ; ce long spectacle donné du déchaînement de la barbarie sur l'esplanade des Invalides et, quelques jours plus tard, l'arrivée triomphale place de la République dans une grande cérémonie de rétablissement de l'ordre... L'ordre public tient sur la solidité de l'ordre

⁴ Judith Volcler, *Le son comme arme*. La Découverte, 2011.

⁵ Patrick Bruneteaux, *Maintenir l'ordre: les transformations de la violence d'Etat en régime démocratique*, Paris: Presses de la FNSP, 1996.

⁶ Fabien Jobard, « Drame préfectoral (pièce en un acte) », *Vacarme*, 31, 2005 (www.vacarme.eu.org). Voir aussi la très récente thèse de Quentin Deluermoz, qui étudie les mille tactiques théâtrales par lesquelles le gardien de la paix que Napoléon III vient d'importer de Londres invente pour s'implanter dans les quartiers de l'est parisien (*Policiers dans la ville. La construction d'un ordre public à Paris, 1854-1914*. Publications de la Sorbonne, 2012).

politique, et celui-ci, pour l'essentiel, est un théâtre. On n'est donc pas avec le maintien de l'ordre dans l'envers du signe, mais dans sa bruyante continuation « avec l'appoint d'autres moyens », comme aurait dit Clausewitz. Auscultation de l'hégémonie, défrichage des contre-hégémonie, David Dufresne creuse son sillon dans le désordre de nos sociétés politiques, et il est rectiligne.